

17.

À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU...

« Qui a de la belite ? Qui veut que je le saque ? » Il faudrait que je puisse écrire avec l'accent, l'accent bordelais. Qui ne le connaît pas, qui n'a pas vécu à Bordeaux ne pourra sans doute pas comprendre ce que j'ai l'intention de dire, comment cela se prononce; comment cela s'entend, avec les oreilles, avec le cœur. Quand j'étais enfant, en culotte courte, à l'école, pendant la récréation, on jouait aux billes avant de revenir en classe. Les billes, on les achetait pour à peu près l'équivalent d'un euro. Dans de petits sacs de toile très fine. Les billes, entre nous, nous les appelions des *belites*. « Qui veut que je le saque », ça voulait dire : qui a envie, qui veut que je gagne ses billes ? Que je les lui prenne toutes; sous-entendu, parce que je suis le plus fort à ce jeu. Chaque jour, on en prenait une dizaine pour les fourrer dans la poche de sa culotte. En les secouant avec la main dans la poche, elles s'entrechoquaient et faisaient ainsi un bruit très caractéristique. Pour cela, ce fut à peu près le même geste qu'on utilisait quelques années plus tard, toujours avec la main dans la poche de la culotte pour se branler. À cette fin, on l'avait intérieurement décousue pour pouvoir facilement atteindre l'objet en question quand c'était le moment ou plutôt, quand ça ne l'était pas. Mais l'envie ne nous laissait pas le temps d'attendre le soir pour être satisfaite au lit, avant de s'endormir.

Donc, pour inciter les copains à jouer aux billes, en staccato, à tue-tête, invariablement sur le même air, à la fois crié et chanté, avec l'accompagnement grelotté du bruit des billes, c'était : « Qui a de la belite ? Qui veut que je le saque ? » Ceci en restant sur place, ou quand, en déambulant, il n'y avait pas preneur. Lorsqu'enfin un amateur se décidait, on mettait toutes les billes dans un béret. « Hé ben, lesquelles tu veux ? Les bleues ou les rouges ? — Hé, ça m'est égal ! — Hé

bien, je prends les bleues. » La partie s'engageait. « Alé, faut fère fissa; jé pas envie d'alé ché l'dirlo pour qu'il m'angueul' com'la seméne dernière ! » Il ne fallait pas s'éterniser avant que la cloche sonne. Il fallait alors, en courant, venir se mettre en rang devant la porte avant que l'instit' nous fasse signe d'entrer dans la salle de classe. Une fois, à la fin de la partie, l'adversaire m'avait raflé toutes mes *belites*. J'étais vexé comme un vieux rat ! Mon copain d'alors me dit : « Mé, comân ta-fé ? o débû, tété le méyeur, é de louén ! — Ouai, j'le sé, mé o dernié momân, il m'les a toutes morflées. Ô putén, joré pu lui r'filer une torniole. — Mé Serge, ça fé rien, la prochén' fois... Allons bon, sois pas dingue, v'là que tu chiales méntenân. Diou, mon pote, tu m'fé de la péne, j'en suis tout escofigné. Tién, je vé tan donné trois dé miénes; comm' ça, demén, tu les lui reprendras toutes à ce pignoufle. Alé, pran mon tir'jus é mouch'toi; t'é tout rougeasse méntenân. » La gentillesse de Francis m'a permis de retrouver le calme. J'aimerais le remercier car c'était très important et il a su me reconforter. J'en avais tant besoin : je sens encore son bras autour de mon cou, sa joue contre la mienne sur laquelle glissait une larme que je n'avais pas versée. Cette confiance m'attendrit et cette fois, ce sont mes yeux qui se mouillent.

La plupart des ouvrages musicaux comportent des phrases, ou simplement quelques notes qui reviennent un peu plus loin sans être changées dans leur contenu ou leur forme. Ces reprises n'échappent pas à notre écoute, ce sont des *leitmotiv*. Parfois des musiques sont répétitives sans discontinuer. Sans avoir la prétention de vouloir m'apparenter à une forme ou à une autre de l'écriture musicale, je sais pertinemment qu'il m'est nécessaire voire indispensable de revenir sur les thèmes essentiels qui ne me lâchent pas. C'est de mon cœur que sont *arrachées ces quelques pages*. Puissiez-vous les oublier plus vite que moi et ne pas vivre la douleur du souvenir.

*
* *

La sincérité m'impose de dire que des aventures dites amoureuses, j'en ai eu tellement que je n'arrive pas à en faire l'inventaire. On dit *aventures amoureuses*; ce n'est pas exact pour toutes, la plupart étant des *rencontres sexuelles*. Surtout celles que je provoquais car j'en étais souvent l'instigateur. Ces expériences ne furent pas toutes parfaites, mais très rares sont celles dont je garde un mauvais souvenir. C'est principalement des bonnes dont je me souviens. Elles sont très nombreuses, mais je regrette seulement qu'il n'y en ait pas eu davantage. Principalement, les occasions manquées. Elles font défaut. Il eût fallu un tout petit peu plus d'audace dans des circonstances qui s'y prêtaient particulièrement. J'avais pourtant, dans ces moments-là, la certitude que je n'avais qu'un geste à faire pour que cela se précise et que la chose s'accomplisse. C'est trop bête! Moralement, je m'en mords encore les doigts.

Pourquoi donner tant d'importance à ces instants si brefs? J'en connais la raison. Qu'y a-t-il de mieux, à travers ces découvertes, de partager un plaisir pas uniquement physique, mais dépassé par une frange qui ne porte pas de nom. Cela va plus loin que la sensation corporelle. C'est un partage au moins à part égale ou peut-être encore plus fort chez le partenaire. J'aimerais connaître, pouvoir deviner ceux qui gardent, comme moi ou plus encore en mémoire ces délices. Ces moments furent si brefs et se prolongent si longuement. Ces échanges précipités; ceux qui sont restés anonymes et dont il ne reste que l'expression fugitive d'un visage, d'un gémissement de plaisir, d'un regard, de la pression d'une main dans la mienne..., juste avant de se quitter, en courant parfois. C'est indiscutable, il y a des tableaux, des paysages, des concerts, des passages chantés ou dansés divinement.

Ils nous ont permis de nous échapper; d'admirer ce qui est également irremplaçable. Mais ils ne sont pas directement humains. Ils nous touchent, mais on ne peut pas les toucher. Il n'y a pas d'échange; ils ne gardent rien de nous.

Me reviennent quelques instants plus fréquemment que d'autres: en visitant une exposition canine à Mulhouse, je fus pris en photo avec mes deux lévriers. Très poliment, le monsieur intéressé m'avait demandé la permission de le faire. Flatté par la proposition émanant d'un type qui, hormis sa gentillesse, avait physiquement les atouts qui ne me laissaient pas indifférent. En deux ou trois minutes, mes deux cabots et ma bobine furent « embobinés ». Avant de nous séparer, je lui ai dit que j'aimerais un jour pouvoir regarder ces clichés. « Bien sûr, me répond-t-il, si vous me donnez votre adresse, je viendrai vous les montrer. » Ce fut fait sur un bout de papier volant, puis *bye-bye*. J'étais persuadé qu'il n'y aurait pas de suite, que nous ne nous reverrions plus, avec ou sans photos. C'était une erreur. Quelques semaines plus tard, alors que je ne m'y attendais pas, coup de sonnette à la porte du bas: c'était lui! Il était venu m'apporter les photos. En toute sincérité, elles n'étaient pas formidables. Mais j'étais surpris qu'il se soit déplacé et pour son amabilité, après l'avoir remercié, je ne le laissais pas repartir sans la promesse de revenir prochainement pour dîner. Il accepta et la date fut fixée. Il est revenu comme prévu et, un peu à l'instar de la soirée avec le photographe allemand, se fit le déroulement des événements: le dîner fut très agréable et bien arrosé. Nous avons échangé quelques confidences. J'appris qu'il était ceinture noire de judo. Cela me remit en mémoire que j'avais eu déjà une plaisante expérience avec une ceinture noire près d'Altkirch. Je lui ai montré plusieurs albums de mes photos et d'autres qui n'étaient pas classées. Après le repas, il se fit tard et je lui proposai de dormir avec

moi. Aucune objection. À peine étions-nous au dodo que le contact corporel se fit plus chaleureux, plus tendre et plus sensuel. Je pus me rendre compte qu'une ceinture noire si virile n'est pas obligatoirement une ceinture de chasteté. Il se rendit avec complaisance à mes suggestions. Docilement, sans la moindre retenue, il se fit passif et réceptif mieux qu'à souhait. À coup sûr, ce fut si pénétrant et si bien accueilli que je me suis demandé : Est-ce vraiment la première fois ? Il a sûrement déjà viré sa cuti ! Ce fut explosivement magnifique. Mais il ne tint pas sa promesse, il n'est jamais revenu. Au cours de ses confidences, j'avais appris que sa sœur habitait l'immeuble juste en face du mien. Par discrétion, sans doute préféra-t-il réfréner ses élans. Suis-je, pour lui, tombé dans l'oubli ? Lui, il n'est pas tombé dans les oubliettes...

*
* *

Au sortir de l'enfance, j'ai eu de grandes amours féminines. Les si belles « stars américaines » parmi lesquelles Greer Garson, Kay Kendall, les deux Hepburn – Audrey et Katharine ; la liste serait longue, mais j'oublie les inoubliables. Citons toutefois l'incomparable Marlène Dietrich qui tient dans le registre une place d'honneur. Pour collectionner les images de ces dames, il m'arrivait de voler dans le porte-monnaie de grand-père quelques sous pour acheter les magazines dans lesquels présidaient leurs photos et les articles élogieux qui leur étaient consacrés. Elles étaient ainsi à ma disposition et sans relâche, je pouvais les regarder et les comparer.

Aux places de choix, deux Françaises irremplaçables, autant l'une que l'autre, dans des emplois opposés : Viviane Romance, mon éternelle romance, dont on ne passe plus que les mêmes films qui ne sont pas ses meilleurs. Elle ne jouait pas d'une

façon exceptionnelle, et j'admets que sa voix ne pouvait pas plaire à tout le monde. Pour la plupart de ses rôles, elle devait être commune, voire vulgaire et cela lui était facile, mais pour moi, elle était et reste toujours la plus belle. L'admiration que je lui portais n'a jamais faibli. La seconde, à l'inverse, était la distinction et l'élégance personnifiées ; incontestablement la reine de ce qu'il peut y avoir de mieux : Edwige Feuillère ! Son nom impose le respect. Il entoure l'illustre artiste et la suit comme la traîne de ses robes du soir. Aucune des générations suivantes n'a su prendre sa succession. Il y eut aussi dans le monde de la danse, la grande, l'immense Yvette Chauviré. Quelques clichés d'elle témoignent avec évidence ; la ferveur qu'elle a provoquée demeure irrévocable. Sa grâce, la pureté de ses mouvements, sa musicalité, sa fragilité la rendaient presque non pas inconsistante, mais immatérielle comme un esprit échappé de l'au-delà. Elle était si légère que lorsqu'elle dansait sur pointes, on croyait qu'elle était suspendue et qu'elle se déplaçait dans l'espace sans toucher terre. Elle seule était divine bien qu'il y eût à cette époque une sévère concurrence. Des documents sur ces grandes dames attestent parfois des imperfections que nous n'avions pas remarquées. Mais subsiste cependant l'enchantement éprouvé autrefois.

C'est curieux, comme le mentionnait Marcel Proust qui comparait tout à l'aide du mot « comme », quand il revoyait Baalbek, Combray, un certain petit raidillon, Méséglise et bien d'autres lieux qu'il avait tant aimés au temps des premiers tomes de *La recherche du temps perdu* : mais lorsqu'il y retournait longtemps après, le pouvoir d'attraction qu'il gardait d'eux en mémoire s'était envolé. Tout change, même ce qui semble immuable. Les choses qui n'ont pas changé, après l'intervalle d'une longue durée, on ne les revoit pas de la même façon. Tout semble ou plus grand ou plus petit. Des détails nous avaient échappé, subitement prennent un relief